NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

101 N° 3 1979

La cause de Dieu

André MANARANCHE (s.j.)

p. 321 - 337

https://www.nrt.be/fr/articles/la-cause-de-dieu-1033

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La cause de Dieu *

Dans sa première épître, l'apôtre Pierre demande aux chrétiens de « rendre raison » de l'espérance qui est en eux, face aux interrogations venant de l'incroyance (*1 P 3*, 15). Il utilise pour cela un mot promis à une longue histoire : « *apologia* », apologie. Dans ce mot, il y a « *logos* », c'est-à-dire discours cohérent ; il y a aussi le préfixe *apo*, qui indique une réplique, une contradiction portée, le fait de s'inscrire en faux contre des allégations injustes. Faire l'apologie de quelqu'un ou de quelque chose, c'est donc à la fois réfuter l'objection et entreprendre la défense de ce qui est contesté sans raison, avec l'intention avouée de convaincre l'opposant ou du moins de l'ébranler. C'est manier en même temps le pour et le contre.

De nos jours, on a changé le préfixe. On n'utilise plus *apo*, mais *dia*, dans ce qui est devenu le « dialogue ». Le discours ne s'assène plus, il s'échange. La vérité n'est plus tout entière d'un seul côté, elle se découvre dans le partage, elle s'affine ; même si, au terme, chaque interlocuteur reste sur sa différence, sa conviction s'est enrichie de ce qu'il y a de valable dans celle d'autrui. Bref, cette nouvelle manière entend répudier la *polémique* offensante et discourtoise, l'*unilatéralisme* de la réplique. Elle veut aussi mettre en rapport des hommes plus que des *idées* : elle tient à ce que la vérité prétendue se montre et se confirme dans des existences.

A cette première fonction — celle d'une « défense et illustration » — s'en ajoute une seconde, qui porte moins sur la manière que sur le *fond*. Au cours des âges, les débats menés entre chrétiens (entre catholiques et protestants par exemple), avec les déistes et surtout avec les athées ont fait apparaître les points majeurs du

* Les pages qu'on va lire reproduisent le texte d'une conférence prononcée le 25 janvier dernier à Saint-Louis des Français (Rome). Pour de plus amples développements du sujet, le lecteur peut se reporter à l'ouvrage récent du P. André MANARANCHE, *Les raisons de l'espérance. Théologie fondamentale*, coll. *Communio*, Paris, Fayard, 1979.

litige. D'abord l'*Eglise* : Jésus en a-t-il voulu une, ou bien est-elle née en catastrophe d'une désillusion au sujet de la Parousie, ou bien encore est-elle la fossilisation canonique d'une espérance morte ? S'il a été de son intention de fonder une communauté, laquelle peut se réclamer de lui, à quels signes est-elle repérable ? Mais l'interrogation va plus loin : que penser de l'idée même de *Révélation*, offensante pour la raison, comme s'il y avait une double vérité ? Offensante aussi pour l'histoire, comme si le dévoilement du vrai était situé en arrière de nous ? Comment — se demande Jean-Jacques Rousseau — imposer à de pauvres bougres la vérification d'un événement passé et lointain, confié à des témoignages fragiles ? Qui a la possibilité et le temps de se livrer à une telle enquête, compliquée d'une comparaison à établir entre toutes les religions ?... Voilà pourquoi l'apologétique (vieux mot que nous trouvons chez Tertullien) est devenue *théologie fondamentale*, c'est-à-dire réflexion sur le fondement de la foi : sur le témoignage des Ecritures, sur la personne et le message de Jésus. Si, au XIX^e^ siècle et au début du XX^e^, la démonstration chrétienne, en fréquentant le café du commerce pour y rencontrer l'électeur radical-socialiste, a souvent manié des arguments d'un goût douteux pour mettre les rieurs de son côté, si elle s'est attachée à des broutilles très périphériques à la foi, de nos jours, sous la pression des interrogations modernistes, nous sommes bien obligés de revenir au centre.

Allons plus loin encore, pour rencontrer une troisième tâche de l'apologie. Les questions de l'homme ne sont pas ponctuelles, elles ne sont pas non plus individuelles : elles proviennent d'une culture. La Révélation intervient nécessairement dans un langage préexistant et dans la société qui le porte. Il y a bien une Parole de Dieu, mais il n'y a que des mots humains pour la dire, et, de par le message de la Pentecôte, elle doit pouvoir se dire dans tous les univers. L'apologiste est donc en quête de la mentalité à laquelle il s'adresse pour s'en faire comprendre le moins mal possible. Il recherche ce que Bultmann appelle une « pré-compréhension » de la foi. La chose est ancienne, elle date des origines. Jésus, nous dit le P. J. Guillet, n'énonce pas de lui-même le mystère de son être intime : le dirait-il clairement qu'il ne pourrait être compris : on ne répond pas à une absence de question. Il éveille l'attention de l'autre par des signes, et il cherche à lui faire dire les mots de la foi. « C'est toi qui l'as dit », conclura-t-il. Par ailleurs, il suffit de regarder les discours apostoliques dans les Actes des apôtres pour voir qu'on ne parle pas de la même manière aux Juifs (qui connaissent les Ecritures) et aux païens (qui ont leurs textes et leurs poètes) ; pas de la même manière aux ruraux d'Iconium et aux gens cultivés d'Athènes. Le passage de l'Eglise au monde gréco-

romain a posé un grand problème, de même que le passage « aux Barbares ». L'utilisation première de Platon a fait place à celle d'Aristote au moyen âge. Dans la révolution copernicienne, Pascal a délaissé l'argument cosmologique pour présenter Dieu d'après les requêtes du sujet humain, du cœur. Maurice Blondel, à la fin du siècle dernier, s'est efforcé de faire d'une philosophie de l'action une voie vers le surnaturel. Bultmann a tenté — mais à quel prix ? — de « démythologiser » l'Evangile pour le rendre crédible à l'homme moderne, ennemi des intrusions du divin dans l'étoffe du monde. Teilhard a stigmatisé le « petit Jésus » d'une piété de salon pour montrer le rôle cosmique d'un Christ dynamique, pôle d'attraction de toutes choses, et ainsi permettre l'évangélisation des temps nouveaux, pour lesquels un Jésus étriqué ne faisait pas le poids. Karl Rahner a emprunté la voie existentielle pour faire le même travail et éviter une présentation tout extrinsèque de la foi. Les contemporains d'Amérique latine et d'ailleurs affichent leur préférence pour l'apologétique politique en affirmant et en vivant les capacités libératrices du christianisme. La liste ne peut être close... La chouette de Minerve chère à Hegel ne viendra jamais à bout de la colombe du Saint-Esprit, qui fait suivre d'un lendemain nos prétendus crépuscules définitifs et totalisateurs... Ici l'apologiste court un risque. Il se trouve assis entre deux chaises. Le croyant l'accuse de tomber dans l'immanence, c'est-à-dire d'induire Dieu à partir de l'humain en évacuant tout surnaturel, toute nouveauté. L'incroyant lui reproche au contraire de contaminer sa philosophie d'éléments chrétiens de façon à retrouver dans la conclusion ce qu'il a en réalité astucieusement caché dans les prémisses : Dieu n'est à l'arrivée que parce qu'on l'a inoculé au départ sans le dire. Alors, théologien hétérodoxe ou philosophe tendancieux ?...

Mais nous ne sommes pas au bout. Il reste en effet une quatrième fonction à mettre en valeur. Le théologien en est conduit à se demander finalement *ce que c'est de parler de Dieu*. Il y est poussé par ce que nous appelons les sciences humaines, toujours soupçonneuses, toujours en quête du socle épistémologique sur lequel reposent les affirmations : est-ce l'intérêt de classe ? est-ce une psychologie faisant problème ? Et puis, dans les énoncés linguistiques, que signifient les affirmations croyantes, qui donnent pour vrai ce qui est invérifiable ; ou bien qui jouent sur le double sens des mots ; ou bien qui, d'un ensemble limité de signes, tirent des significations transcendantes ?... Nous rencontrons ici des grands noms de la réflexion chrétienne comme Paul Ricoeur et Jean Ladrière. Mais le théologien est parfaitement capable de se poser à lui-même la question à l'intérieur même de sa foi et d'une façon infiniment plus radicale encore. Il retrouve de façon neuve, avec un Jean-Luc Marion, le vieux et fondamental traité dit « Des Noms divins »

cher au Pseudo-Denys, à Maxime le Confesseur et à tant d'autres : il relativise autant la négation que l'affirmation dans cette voie d'éminence qui suppose la prière de louange. Il apprend son métier de la contemplation elle-même, comme les Orientaux l'ont bien vu, au lieu de passer son temps à disqualifier les concepts.

Ainsi donc, au lieu de la banale réfutation, nous rencontrons un discours d'une richesse extrême : il est à la fois *dialogue*, lumière sur le *fondement*, recherche d'un *langage* crédible et *critique* loyale du discours (une critique que Kant n'a pas inventée, notons-le, mais que l'Occident avait oubliée).

*
**

Avec l'aide de cette quadruple définition, nous pouvons maintenant ÉVALUER L'ATTITUDE PRÉSENTE EN MATIÈRE D'APOLOGIE. Comme dit saint Thomas en tête de chacun des articles de la Somme, « videtur quod non », il semble bien qu'on n'en veuille pas, qu'on l'estime dépassée. Non seulement on récuse certaines formes anciennes (la polémique inamicale, l'orgueil confessionnel, la prétention de démontrer Dieu, le recours au miracle pour humilier la raison, le mystère où il n'y a rien à comprendre, la soumission aveugle à l'autorité qui sait, le désir malsain de situer le surnaturel dans les failles de l'homme...), mais on n'ose s'aventurer dans un discours ayant pour but de justifier Dieu (d'établir une « théodicée »), de défendre sa cause, parce que c'est là une entreprise impie, impossible, inutile ou prématurée ; parce que, dans le problème du mal, c'est provoquer la révolte plus que l'apaiser.

1. — JUSTIFIER DIEU

Dans « apo-logie », les deux parties du mot font difficulté, pour des raisons qui tiennent à la sensibilité et à la doctrine.

A. *Malaise devant la différence* (apo). En réaction contre la raideur passée, son esprit de ghetto, son orgueil, son intolérance, c'est au contraire l'*irénisme*, la recherche de la similitude, du moins en ce qui concerne la dogmatique (car, en matière éthico-politique, c'est le culte de la prophétie abrupte, le dernier refuge de l'anathème). Certes, il est bon de passer par là : de noter la ferveur de l'Islam pour Jésus et Marie, par exemple ; ou de réaliser une Traduction œcuménique de la Bible, à plus forte raison. Il n'est pas inutile de remarquer les admirables valeurs de certains incroyants et de certaines incroyances, sans toutefois les récupérer de force au titre du « christianisme implicite », car l'athée ne prise guère cet « impérialisme interprétatif » : il veut être cru sur parole

quand il affirme ne pas croire, ce qui n'interdit pas de lui demander en quoi ou en qui il refuse de croire... Mais notre époque, fragile dans sa psychologie, a une peur panique de l'*altérité*, de la *rupture* : elle craint la solitude qui en résulte, elle croit à un crime de lèse-fraternité. Son utopie communautaire est parfois de type pré-natal : elle vise le magma indifférencié ; elle a du mal à franchir l'Œdipe, à aborder l'affrontement. Le collectif impose sa tyrannie et condamne le délit de déviance. Si le début du siècle a vu de grandes *conversions* (qui, chez Maritain ou Claudel, ne brillaient pas toujours par la tolérance, il est vrai), de nos jours, cette perspective échappe, elle semble une rupture de solidarité. C'est tout le monde à la fois, ou bien personne. Le mot « mission », qui a eu la ferveur des années 40, est tombé en discrédit : on craint le parachutage intempestif et la Saint-Barthélemy des cultures dans le Tiers-Monde ; le prêtre va au travail davantage pour se situer lui-même, ce qui n'était pas l'optique des premiers prêtres-ouvriers.

Deux attitudes en résultent : d'abord *la peur d'affirmer*, d'entrer dans le vif du sujet ; on préfère problématiser indéfiniment, en demeurant dans les faubourgs ou dans les banlieues. Ensuite *le recours à l'opinion :* les sondages ne sont pas seulement révélateurs, ils sont considérés comme normatifs de ce qu'il faut penser. Timoré, le pasteur fait plébisciter sa pratique, avant ou après.

B. *Malaise devant un discours* (logos)

a. Le discours est d'abord disqualifié comme *rationalisme* (ce qu'il fut parfois), comme démonstration vaine et inopérante, comme volonté de déduire Dieu (pensons aux gnoses scientifiques du type de celle de Princeton). On lui préfère d'autres voies :

— l'*expérience* d'abord. De ce point de vue, notre époque ressemble beaucoup aux XIV^e^-XV^e^ siècles, à la « devotio moderna », lorsque l'effondrement de la synthèse médiévale et le balbutiement du parler théologique amenèrent le culte très nominaliste de l'individu (il n'y a qu'à songer aux innombrables autobiographies qui paraissent, aux itinéraires spirituels). Le mot évangélique et johannique de *témoignage* a changé de sens : alors qu'il fallait *porter* témoignage en faveur de Jésus et avec l'aide du Paraclet, dans le procès fait au Sauveur, on ne se soucie plus que de *recueillir* des témoignages, en général moraux, sans connotation doctrinale.

— le *sentiment* ensuite, qui accompagne nécessairement l'expérience. Certes l'affectivité entre dans la vie spirituelle, Ignace l'a assez montré ; et Dieu est « sensible au cœur » pour un Pascal. Mais cela discrédite-t-il le parler ? Karl Barth lui-même remarque que le piétisme protestant du XIX^e^ siècle s'accommode facilement du pire des rationalismes en exégèse et en dogmatique. Ce dualisme sévit toujours : il permet de déconstruire à loisir la doctrine en toute

sécurité, puisque la foi est devenue un fidéisme inexpugnable, qui se rabat sur un « et pourtant je crois » ineffable et invulnérable.

— le *silence*. Certes, le Verbe sort du silence paternel et retourne au silence de l'Esprit. Mais il y a quand même une élocution, en Dieu et dans le monde. L'Esprit ne fait que glorifier le Fils, qu'introduire à ce qu'il a voulu dire, que déployer l'Evangile. Or souvent la Trinité se défigure, le Père est censé avoir deux fils jumeaux, l'un parlant, l'autre se taisant ; l'un donnant lieu à la pesante Economie qui passe par l'Eglise, la Parole, le sacrement, l'autre préférant la diplomatie secrète, infiniment plus efficace. Le choix est facile à faire : au lieu de proférer un discours imparfait et vulnérable, on préfère se taire et laisser Dieu agir. L'apôtre ne joue plus dans le stade : assis sur les gradins, il compte le score de l'Esprit, il pointe les valeurs.

— le *désir*. Michel de Certeau définit le langage mystique comme un déplacement du savoir vers le désir, ce qui est vrai pour une part seulement. La nescience est une voie de la contemplation. La méfiance de Jean de la Croix pour les paroles intérieures, compréhensible par les excès des *alumbrados*, ne fait que mettre en relief la science suréminente qu'est Jésus-Christ, Parole du Père.

b. Le discours est ensuite disqualifié comme *pure idéologie*. On lui préfère :

— la *vie*, ce mot mal défini qui inclut la partie anecdotique de l'existence (le fait) et, curieusement, exclut la réflexion de l'esprit, comme si la culture n'était pas la vie. L'apôtre se borne alors à visionner le film des événements en version originale profane, pour en sous-titrer chaque séquence en version chrétienne ; pour mettre « Jésus-Christ » sous chaque morceau de pellicule. Evangélisation à huis clos et de simple lecture (de pure herméneutique) qui entérine le fait accompli et colle des étiquettes, dans le mépris de toutes les médiations.

— la *praxis*. Loin de moi de regretter cette jonction entre la dogmatique et l'éthique, qui a été le grand travail d'un Bonhoeffer. Reste à savoir (et Bonhoeffer le savait bien) s'il peut y avoir une orthopraxie sans orthodoxie ; si le commandement de Dieu est capable de peser sur le réel. Sinon, une foi sans mains s'abandonne aisément à des praxis athées (qui, elles, ne sont pas sans doctrine) : elle se réduit à n'être qu'un dynamisme aveugle et sans contenu ; elle assure servilement le ravitaillement et la restauration dans un train qu'elle ne conduit pas.

Ou bien l'on remet le discours à demain, pour des temps meilleurs. Mais c'est une illusion. Le Verbe incarné auquel je crois aujourd'hui doit pouvoir se dire aujourd'hui, ou bien l'Esprit de Pentecôte est en panne. Je dois pouvoir me dire à moi-même main-

tenant ce que je dois dire aux autres. D'autant que, demain, j'aurais d'autres problèmes, et qu'il ne s'agit pas de tomber dans la *fuite en avant*. Il n'y aura jamais de discours parfait, livrant Dieu sans dépaysement, de façon quasi magique. Tous les langages possibles resteront des langages d'hommes qu'il faudra convertir.

2. — ÉCLAIRER LE FONDEMENT

Se porter au fondement n'est pas non plus chose facile.

A. D'abord il y a *une allergie à la notion de fondement*, de référence absolue, d'invariant. Selon l'expression de Stanislas Breton, le moderne préfère « errer dans le pluriel absolu », sans coordonnées rassurantes (du moins le dit-il). Cela rejaillit sur le christianisme. Ces temps-ci il n'y a pas eu assez de mots et de titres pour signifier « la culture au pluriel », « le christianisme éclaté », « l'apologie de la différence », « le temps des conflits ». Bien sûr, il y a fondement et fondement. Les sciences humaines ont *démystifié* bien des bases fragiles en se livrant à un travail de sape pour mettre au jour tel et tel « socle épistémologique », inaperçu de ceux qui ont construit leur idéologie par-dessus. Elles se sont voulues plus fondamentales et plus révélantes que la Révélation, au nom de la psychologie, de la sociologie, de la linguistique, de l'ethnologie. En quoi dès lors le Christ peut-il se dire Rocher, fondation ? Notons toutefois qu'une pareille entreprise est moins innocente qu'elle ne l'avoue : elle cache, non le scepticisme, mais une philosophie inavouée (le nominalisme en l'occurrence) ; elle prétend bien à l'infaillibilité ; elle groupe des disciples autour du maître, dans une structure quasi religieuse, comme François Roustang a fini par le montrer en ce qui concerne Freud et Lacan. Le chrétien ne doit donc pas être naïf : il doit soupçonner le soupçonneur.

B. Ensuite, *les mass media ne questionnent que sur la surface*, même si cette surface comporte des problèmes réels. Le speaker est passé maître en la matière : il lui importe avant tout de savoir si le nouveau Pape mariera les prêtres, ce que l'Eglise pense du bébé-éprouvette. Les sondages se présentent comme des programmes électoraux. On finit par laisser croire que si la foi consentait au libéralisme sexuel, si elle consacrait le socialisme, si on disait la messe avec du mil, si le prochain évêque était une femme, etc., tout le monde se ferait chrétien et rendrait les armes. C'est là une présentation journalistique qui juge les questionneurs plus encore que les questionnés. C'est surtout un mépris des interrogations profondes, dont la plus importante touche à la réalité de l'Incarnation, pas moins. Cela, le siècle des Lumières l'avait bien vu, le modernisme aussi. L'incroyance motivée n'est pas dupe.

Ceux-là mêmes qu'agace la publicité tombent dans le même travers. A un intégriste tâtillon qui l'interrogeait sur des broutilles, le regretté Père Varillon avait répondu, dans un mouvement d'humeur qui ne lui était pas familier et qu'il avait regretté : « Monsieur, vous avez un sens suraigu de l'inessentiel. » S'agit-il de se battre pour savoir qui dira le « Per ipsum » de la fin du Canon ou de quelle manière on recevra l'Eucharistie ? Bref, que de perte d'énergie !

C. Surtout, *le dialogue n'a choisi qu'un seul interlocuteur : le marxisme,* et il est tombé dans le piège de tout dialogue : se laisser enfermer dans les questions posées en négligeant toutes les autres. Il y a quelques décennies, face au scientisme qui interrogeait sur l'existence du Créateur pour la contester, l'apologétique a tellement développé le traité « De Dieu un » qu'elle en a oublié la Trinité : nos actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition ne parlent quasiment pas de Jésus-Christ... Ici un phénomène analogue se produit. Le marxiste de service tient un langage de ce type : « Sans doute, nos idéologies nous séparent. Aussi nous n'en parlerons pas. Parlons d'autre chose. » Certes, ces « autres choses » (la politique) ne sont pas, pour nous chrétiens, sans rapport avec notre foi ; mais, cela, le marxiste ne s'en soucie pas, ce n'est pas son problème (sauf s'il s'appelle Ernst Bloch ou Roger Garaudy. Mais est-il alors bien orthodoxe ?). Le croyant accepte d'autant plus volontiers ce protocole qu'il n'est pas toujours bien au fait de la théologie fondamentale, qu'il en a peur. Sur le terrain social, il se sent plus à l'aise : il peut biffer toute la Tradition en avouant qu'elle s'est fourvoyée avec les puissants ; il peut utiliser quelques notions bibliques pour retomber sur ses pieds. Mais c'est tellement plus difficile de discuter avec un positiviste, avec un scientiste, avec un humaniste. L'épiscopat est prompt — il a raison — à souligner une injustice sociale : il ne se hasarde pas à relever le défi d'un Jacques Monod, quand ce dernier nie la liberté au nom des particules d'ADN. Bref, il est des interlocuteurs que l'Eglise néglige, parce qu'elle ne sait pas quoi leur opposer. Elle fuit inconsciemment le fondamental.

Or *le fond de l'incroyance,* qu'elle soit savante ou populaire, ce n'est pas le marxisme. Tout le XIX[e] siècle européen a été marqué par Saint-Simon et par Proudhon, surtout au niveau de la société industrielle et de la militance anarcho-syndicale. Le Français moyen nie Dieu au nom des capacités de l'homme, au nom du problème du mal : les pasteurs le savent bien [1]. Les Russes aussi qui, lors-

1. Les militants, après avoir parlé politique, consacrent leur prière finale à ce dont ils n'ont pas parlé : la vie, l'amour, la mort.

qu'ils veulent orchestrer une campagne anti-religieuse, n'éditent pas les œuvres illisibles de Marx, mais celles du XVIII[e] siècle : Diderot, d'Holbach, d'Alembert. C'est plus lisible, c'est plus percutant.

Ces questions expulsées — ce sont celles du *modernisme,* qu'on a réduit d'autorité au silence sans lui répondre — empoisonnent quand même la conscience chrétienne comme un « non-dit ». Elles s'inspirent du livre de Kant, *La religion dans les limites de la simple raison,* et du *Nouveau christianisme* de Saint-Simon, sans oublier le *Traité théologico-politique* de Spinoza : car tels sont les vrais ancêtres de la sécularisation. Ajoutons aussi les thèses du « Vicaire savoyard » dans l'*Emile* de Rousseau, lequel conteste l'idée de Révélation sans vouloir sortir du « christianisme », du libéralisme en l'occurrence. Ceux qui les reprennent à leur compte sans connaître l'histoire oublient que ce sécularisme religieux a été péremptoirement réfuté par Feuerbach il y a un siècle et demi bientôt. Je ne suis pas sûr que tous les théologiens s'en souviennent. En tout cas refont surface, curieusement, des questions sur la résurrection ou sur la conscience de Jésus qui, au début du siècle, ont été soulevées par Edouard Le Roy ou Alfred Loisy. On ne les expulsera ni en fermant les bouches d'autorité ni en déviant l'intérêt sur la politique.

Il ne s'agit pas pour les chrétiens de s'enfermer dans leurs problèmes, ni de négliger les soucis pastoraux pour tomber dans des discussions de haute volée. Mais « au nom de quoi » vont-ils aborder le concret ? Tout est là. Un Bonhoeffer l'a merveilleusement senti, lui dont un récent et brillant commentateur dit qu'il a su accorder une dogmatique de droite avec une éthique de gauche. Une chose est sûre : de tous les textes conciliaires, le moins commenté a été le plus fondamental, *Dei Verbum.* Pourquoi ?

3. — CHERCHER UN LANGAGE CRÉDIBLE

L'apologétique est fonction de *la culture d'un temps et d'un lieu.* D'un temps, qui privilégie plus ou moins le cosmique ou l'anthropologique, l'humanisme ou la dialectique historique. D'un lieu aussi : si, dans le monde industriel, la tentation est post-chrétienne, donc athée, dans le Tiers-Monde traditionnel, elle est pré-chrétienne, donc païenne. Les tenants de la « théologie africaine » le savent bien, même si, dans les universités de leurs capitales, on lit aussi des auteurs savants. Les Européens aussi, quand, chez eux, ils pourchassent le mythe avec l'armement lourd des sciences humaines et répudient la « religion populaire », alors qu'ils font l'éloge de tout cela dans le Tiers-Monde, au nom de l'authenticité et de la libération. Car il y a deux poids et deux mesures.

Mais, dans un temps et dans un lieu comme la France d'aujourd'hui, *les mentalités ne sont pas aussi unifiées qu'on le dit.* Il y a bien le phénomène de la modernité, mais chacun le vit de façon différente. L'illusion serait de balayer tout ce qui s'est dit. Or, si certains se retrouvent dans l'apologétique politique (qui ne date pas d'aujourd'hui, puisqu'on la trouve dans Tertullien, dans Bellarmin ou dans Lacordaire), d'autres n'ont pas fini de lire Pascal ou Teilhard, même si le monde universitaire dit avoir réglé son compte au sujet pensant ou à l'animisme teilhardien (comme écrit Monod). Subsistent de toutes manières, avec l'homme, des questions *fondamentales* qui s'appellent « la vie, l'amour, la mort », et qui se poseront dans n'importe quel régime politique. De plus, il y a *plusieurs manières de lire* un événement : le nazisme a pu s'expliquer par l'économie ou par la psychanalyse. Bien malin qui croit détenir la grille absolue.

De cela nous avons un brillant *confirmatur.* Il y a une vingtaine d'années, on a cru diagnostiquer la « mort de Dieu ». Or, un auteur aussi convaincu que Harvey Cox a tourné casaque ces temps-ci ; il est entré dans la voie méritoire des « *retractationes* ». Expulsées du cœur de la cité, les questions religieuses ont proliféré dans la banlieue et produit cette floraison de faux sacré dont nous connaissons les manifestations navrantes. Plus d'une revue a dû changer de cap et négocier un tournant sans toujours mettre son clignotant. Plus d'un sécularisant est devenu un charismatique farouche. Cela doit rendre modestes ceux qui se lancent dans les pronostics. Il doit donc y avoir plusieurs apologies.

Par ailleurs, nous l'avons dit, il n'y a *pas de langage automatiquement convaincant.* L'évangile de Jean utilise le vocabulaire le plus simple du monde : aller, venir ; entrer, sortir ; monter, descendre ; manger, boire ; lumière, eau, pain, berger... Pourtant, à chaque chapitre, l'interlocuteur de Jésus commet un quiproquo, se voit rabroué, s'en tire par un calembour, avant de se hausser jusqu'à la foi en celui qui lui parle. Nous n'éviterons jamais cette pédagogie de la conversion. L'apologie ne se propose pas d'inventer « un christianisme sans peine par la méthode Assimil ».

L'insuccès de l'Eglise, sa perte de vitesse, s'expliquent de plusieurs manières, depuis le « France pays de mission ? » de l'abbé Godin. Pour les uns, la pastorale a négligé la classe ouvrière. Pour les autres, comme René Rémond, la dé-christianisation correspond aussi à des critères plus exigeants de christianisation, donc à la recherche d'un certain élitisme. Pour d'autres comme Jean Delumeau, c'est une illusion d'optique, car la foi a toujours connu des baisses de tension, même aux époques réputées croyantes. On peut se rassurer à bon compte, on peut s'angoisser à l'extrême, on peut

aussi faire porter aux autres la responsabilité de l'échec. Nous n'entrerons pas dans ces querelles, qui font sourire des frères et des sœurs missionnant en d'autres contextes, plus ingrats et plus minoritaires. Ce qui est sûr, c'est que la foi s'accueillera toujours comme une foi ; que l'Eglise est plus signe que récipient. L'apologie est une voie, non une mécanique. L'apostolat n'emprunte pas ses méthodes au marketing, puisqu'il utilise les moyens pauvres et que le Christ se propose avant tout à ceux qui n'en veulent pas, comme Foucauld l'avait bien compris, et Peyriguère aussi. Nombre de conflits entre chrétiens sont inspirés par la peur.

4. — CRITIQUER LE DISCOURS

Je suis habité par une conviction profonde : que la rupture avec l'Orient a été une catastrophe pour la théologie. Les Denys et les Maxime avaient parfaitement résolu le problème de la nomination de Dieu, le rôle du langage et celui du silence. Le moyen âge bénéficiera encore de cette réflexion. Après, le traité des « Noms divins » sera bel et bien enterré, et l'on parlera des réalités divines avec impudence. Ce sont les mystiques qui prendront le flambeau, de leur manière expérimentale : un Jean de la Croix l'atteste, qui n'a noirci des pages et des pages que pour dire l'indicible. Mais, au « crépuscule des mystiques », la fonction critique émigrera dans la philosophie, d'abord croyante, puis athée. Nous en sommes toujours là depuis. Quand on veut critiquer la religion, on se sert de Hegel, de Nietzsche ou de Freud. Ce n'est pas que ces hommes n'aient rien à nous dire, il s'en faut. Mais nous risquons alors d'oublier que seule la foi purifie la foi, non au laboratoire et à l'acide (l'acide donne à une étoffe la pureté du trou), mais devant le Buisson ardent. Nous risquons de cacher, sous l'apophatisme d'une ténèbre faite de main d'homme, un rationalisme subtil qui s'attaque au Christ lui-même, rangé dans les représentations à évacuer. Mystique d'un néant nocturne où grouille le mythe. Il est temps de montrer à l'athéisme que les « nuits » des sens et de l'esprit sont infiniment plus audacieuses que ses coups de lime ; que la *theologia crucis* est la véritable négation de nos désirs ; qu'il n'y a rien de plus nocturne (et de plus lumineux du même coup) que les ténèbres de la neuvième heure. Un Balthasar ne cesse de nous le dire. Devant la philosophie et les sciences, le mystique ne cesse de redire comme Paul : « plus et ego ». C'est à l'intérieur de cette conviction et là seulement que peut se faire la recherche théologique.

Je pense bien, dans ce « Videtur quod non », avoir largement amorcé le « Sed contra ». Je puis déployer maintenant le « Respondeo dicendum quod ». D'ailleurs l'Eglise n'est pas aussi anti-apologétique qu'elle le dit. Il en va de l'apologie comme de la morale. On prétend que l'époque est immorale ou a-morale, alors qu'elle est étonnamment moralisante (Sartre lui-même, disait avec humour Jean Daniélou) ; seulement l'exigence morale s'est déplacée, du sexuel au politique. De même, cette époque manie jusqu'à l'outrance l'argument apologétique, mais en suivant d'autres pistes, et d'abord celle de la militance.

Permettez-moi, sans faire la leçon à personne, de dégager brièvement quelques tâches pour aujourd'hui.

1. — DIRE ET COMPRENDRE CE QUE L'ON CROIT

A. Dans l'apologétique dite « baroque », deux choses ont légitimement rebuté, qu'ont vigoureusement rejetées, chacun à sa manière, un Newman, un Blondel et un Rousselot, avant l'œuvre magistrale de Balthasar, *La Gloire et la Croix*.

a. D'abord, on bâtissait la foi sur un *argument d'autorité* qui mettait le croyant au garde-à-vous sans qu'il y ait rien à comprendre. Un homme, Jésus, avait, au témoignage véridique de ses apôtres et des évangélistes, confirmé son dire et son faire par le miracle. Par cette exhibition de puissance, il s'était donné à croire sans condition, ne pouvant ni se tromper ni nous tromper. Il avait donné aussi son Eglise à croire. La foi était le fait d'un homme subjugué devant plus fort que lui, et disposé à « avaler » n'importe quel « mystère » : mystère au sens d'incompréhensible, alors que, pour Paul, le mot indique une révélation, une confidence à bien saisir. Un peu comme un professeur de géométrie qui, ne parvenant pas à expliquer un théorème au tableau, se livrerait à une pirouette audacieuse pour que ses élèves le croient sur parole, au vu d'une qualité tout extrinsèque, étrangère à la vérité à admettre.

b. Ensuite on assignait à l'homme un *triple parcours* : d'abord se faire païen en consentant à une religion naturelle ; ensuite accéder au christianisme ; enfin aborder le catholicisme comme tel. Telle était cette apologie à trois étages.

De ce fait, la Révélation ne renvoyait pas à une Personne ni à un événement de salut : elle consistait en vérités surnaturelles, se rajoutant aux vérités naturelles et humiliant au besoin la raison orgueilleuse par l'acte méritoire de croire. Nous savons que Vatican II a mis fin à cette présentation

B. On se trouvait devant l'*éternel débat :* ou je crois pour des raisons, et ce n'est pas la foi ; ou je crois sans raison, et ce n'est pas humain, car j'accède à Dieu par un coup d'Etat de ma volonté. De toutes façons, je devais d'abord me faire une crédibilité naturelle, faite d'investigation historique, de pesée critique, de comparatisme religieux (était-elle à la portée de tout le monde ?) ; je lui superposais ensuite une foi proprement surnaturelle qui mettait fin au débat en complétant d'autorité ce que les arguments avaient d'insuffisant. D'où un malaise permanent.

On a mieux compris, avec *Rousselot,* que l'acte de foi est un acte synthétique, à la portée de toute culture, dans lequel Dieu donne des yeux pour voir tout au long de la démarche et même après la conversion. On a mieux compris, avec *Balthasar,* que cette lumière émane de la Figure de Révélation qu'est le Christ illuminé par l'Esprit. Les signes ne conduisent à cette Figure que parce qu'ils en émanent : ils ne sont pas un relais naturel, à mi-chemin.

C. *Le mystère donne à comprendre,* même si Dieu reste toujours plus grand. Cette intelligence de la foi n'est jamais terminée. L'apologiste n'est donc pas quelqu'un qui, ayant accédé au belvédère de l'omniscience, surplombe dédaigneusement l'incroyant attardé et condescend miséricordieusement à lui faire une démonstration devenue pour lui-même inutile. L'apologiste, c'est quelqu'un qui prend intelligence de sa foi tout haut : il se dit à lui-même ce qu'il dit à l'autre. Le croyant n'est pas un homme à jamais sécurisé, comme le croit Heidegger. Il se pose encore plus de questions après qu'avant. Il se pose encore plus de questions que l'incroyant, du moins dans la meilleure des hypothèses. L'étonnement « Pourquoi y a-t-il quelque chose et non pas rien ? » rebondit de plus belle quand on se trouve en présence de l'Amour trinitaire, qui se suffit à lui-même.

D. *L'Amour seul est digne de foi.* Paradoxalement, ce qui est crédible en Dieu, c'est son Amour fou et les trouvailles qu'il imagine. Après avoir déconcerté l'homme dans sa suffisance étriquée, Dieu finit par lui apparaître au contraire la seule Vérité digne d'être crue. Aussi, quand on voit l'incroyance des croyants rogner, limer, réduire, malaxer la dogmatique, l'on est saisi d'un rire gigantesque : cette idole sortie des mains humaines est encore plus incroyable que le vrai Dieu, elle ne fait pas le poids ; elle ne vaut pas le dérangement : ni celui du Verbe en direction de l'homme, ni celui de l'homme en direction du Verbe. La contemplation, c'est un émerveillement qui est à lui-même sa propre crédibilité. Le plus savant des croyants, qui mène l'enquête la plus minutieuse, n'échappe

pas à cet étonnement qui grandit au fur et à mesure de sa recherche et qui ne finira jamais plus.

2. — ÉVALUER L'OBJECTION

Il me semble que le monde moderne fait au christianisme deux objections fondamentales et contradictoires qu'il faut regarder bien en face. Mon propos n'est pas d'y répondre, mais de mieux vous les montrer.

A. D'abord, *le christianisme est trop peu humain.*

a. La Révélation nargue l'effort de la raison en déchirant l'unité du savoir pour instaurer une « double vérité ». Elle oblige l'esprit humain à se porter vers la contingence d'un fait historique pour y découvrir le sens de tout, comme si « les vérités éternelles et nécessaires pouvaient dépendre de faits fortuits et contingents », disait Lessing. Là, il nous faudra bien, avec Karl Rahner, montrer que l'Absolu peut se manifester dans l'histoire. Il nous faudra bien, avec Paul Ricoeur, fonder philosophiquement la valeur du témoignage. Il nous faudra juger si Hegel a réfuté la double vérité sans dommage pour la Révélation.

b. La Révélation nargue le développement historique en privilégiant un moment dans le passé et en faisant tout tourner autour de lui. En même temps qu'elle prend Jésus comme pivot et comme centre, elle offre à notre ferveur une Ecriture définitivement reliée. Là, nous devrons, avec Vatican II, justifier le développement sans préjudice pour le Fait unique. Nous devrons, en compagnie d'un Käsemann, nous interroger sur la clôture du canon scripturaire et sa signification.

c. La Révélation nargue la morale avec la Rédemption et son sacrifice. La Croix est odieuse de la part d'un Dieu altéré du sang de son Fils et soucieux de la réparation de l'outrage. Elle est outrecuidante de la part de Jésus, qui émet, en mourant, la prétention de représenter toute conscience humaine et de souffrir « pour nous, les hommes ». En quoi ce trafic me concerne-t-il ?, interroge Francis Jeanson. Là, nous aurons à donner le sens exact du sacrifice dans le christianisme. Terrain piégé, où la prédication n'a rien arrangé ; où les théories abondent — je pense à celle de René Girard.

B. Ensuite, *la Révélation est trop humaine.* Elle est explicable, depuis Feuerbach, par un pur phénomène de projection. La théogonie, la naissance des dieux, s'explique par le désir et par la crainte de l'homme. La soif et la peur inventent l'objet sacré comme

une image virtuelle. Marx, Nietzsche et Freud font des variations sur ce thème, invoquant le ressentiment, la misère ou la magnification du père. Ici, deux tâches nous attendent.

a. Montrer comment les deux Alliances, et spécialement la dernière, font bien droit au désir de l'homme, mais en le crucifiant. Comment Jésus n'a jamais exactement occupé la place qu'on lui avait préparée, comment il a purifié tous les messianismes. Comment ce processus se poursuit dans le discernement spirituel véritable. Comment Dieu est l'Autre, celui qui passe la ceinture et mène où l'on ne voudrait pas aller.

b. Justifier l'humain dans le christianisme, ce à l'intention des incroyants mais aussi de certaines mystiques naturelles, qui s'ingénient à fuir ce que la création et l'Incarnation réhabilitent. Nous rencontrerons ces « chrétiens sans Eglise », comme dit le marxiste polonais Kolakowski, qui critiquent les motivations intéressées, le langage, les symboles, les prescriptions, la transmission du message par des personnes.

Il ne s'agit pas d'arguties. Il s'agit pour le chrétien de dire comment il vit tout cela sans aliénation, comment ces obstacles sont des leviers, comment ces prétendues illusions sont des allusions, selon le mot de Claudel.

3. — RELEVER LE DÉFI DE LA RELIGION

Il n'y a pas, dans le monde, que la société industrielle ; et, même en son sein, l'interrogation religieuse est toujours vivante. Les gourous, les dictateurs, les vendeurs de publicité, dit Domenach, exploitent habilement ce « croyable disponible ». Le sacré douteux prolifère dans la banlieue où on l'expulse... Paul a soutenu avec force qu'on ne devait pas faire judaïser le païen avant de le christianiser. De la même manière, l'homme tout court n'est pas tenu de paganiser avant de trouver le Christ, comme le prétendait certaine apologétique. Mais il n'est pas non plus tenu d'athéiser, si l'on peut dire, pour arriver à la foi ; le musulman n'est pas obligé de perdre sa conviction pour arriver à l'Evangile, ce qui est un bien piètre calcul. Le Seigneur se manifeste à chacun sur la route qui est la sienne. Ici, deux problèmes sont soulevés :

A. *Un problème général,* celui de Dieu. La sécularisation s'en est prise à ce concept et à ce nom, lui déniant toute valeur dans une frénésie d'immanence. Au sortir d'un concile qui avait parlé avec ferveur des religions non chrétiennes, au mépris des efforts tentés par les chrétiens qui vivent en contact avec ces religions,

elle a traîné tout cela plus bas que terre et vanté les mérites de l'athéisme comme étant plus proche de Dieu. Sur ce point, la période post-conciliaire a été totalement anti-conciliaire. Nous commençons à relever ces ruines. Que signifie le nom commun de Dieu (Elohim, Allah...) qui figure aussi dans la Bible ? Peut-on, au nom de Jésus-Christ, en faire l'économie ? Sans la mention de la divinité, le Christ ne disparaît-il pas dans l'humain, absorbé par la fratrie ? Ne devient-il pas un cul-de-sac au lieu de conduire à la Trinité ? Le baptisé peut-il « adorer Dieu avec » des non-chrétiens ?... Ce ne sont pas là des questions oiseuses, d'autant que les religions nous lancent un véritable défi de par leur caractère missionnaire (je songe avant tout à l'Islam). D'une manière plus générale, peut-il y avoir une théologie des religions non chrétiennes ? Que signifie, dans le premier Canon eucharistique, la présence de païens comme Abel et Melchisédech ?

B. *Des problèmes particuliers.* Une apologie ne peut, sans tomber dans le superficiel, résumer en trois pages chacune des grandes religions pour les apprécier : c'est un genre parfaitement factice. Elle doit, en revanche, saisir quelques grands problèmes. J'en retiens quatre pour ma part.

— avec le judaïsme, que signifie l'Alliance ?

— avec l'Islam, que signifie le monothéisme ? Depuis le moyen âge, on en discute, et ce n'est pas fini.

— avec les sagesses d'Extrême-Orient, que signifie la recherche du vrai dans la profondeur de l'homme ? Yves Raguin s'est attaché à ce problème.

— avec les religions des sociétés traditionnelles, que signifie cette recherche d'une intégration sociale par le sacré ? Est-ce possible et souhaitable ? Comment évangéliser de telles mentalités sans massacrer leur univers ? Comment l'Ecriture traite-t-elle le mythe, les puissances cosmiques, les êtres intermédiaires ?

4. — DIRE POURQUOI L'ON EST CATHOLIQUE

Il faut loyalement aller jusque-là, sans polémique comme sans fausse honte, sans se rabattre non plus sur le hasard ou sur la coutume. Le fruit de l'œcuménisme a été de reprendre contact entre confessions, d'éliminer les faux problèmes en retrouvant les axes majeurs, de réfléchir ensemble, de prier ensemble. Mais nous ne sommes pas au bout du compte, comme en témoignent elles-mêmes les rencontres les plus ouvertes. L'union ne peut être une **œuvre humaine, décrétée par un volontarisme impatient qui force-**

rait les choses, ou bien se contenterait d'une fédération de divergences. Je ne puis admettre, comme le suggère le *Nouveau livre de la foi*, que les diverses confessions chrétiennes soient l'analogue des diverses écoles théologiques au sein du catholicisme. Constituer une super-Eglise en arrachant les fidèles à leur appartenance, c'est engendrer chez ceux-ci une perte de la foi, un libéralisme sans consistance : l'histoire le prouve abondamment. Reste la patience priante et laborieuse, et l'humble affirmation de la différence.

Une apologie se doit de montrer d'abord ce que le catholicisme *doit* à l'Orthodoxie et à la Réforme. L'Orthodoxie nous sauve aujourd'hui de bien des pauvretés, conservant pour nous un trésor dogmatique et spirituel que certains dilapident largement. La Réforme remplit toujours son rôle de correctif, de protestation : elle nous rappelle la place centrale de la Rédemption, et cette théologie qui vient de la Croix.

Mais une apologie se doit aussi de marquer *le choix catholique*. Choix d'une unité non seulement spirituelle mais concrète, celle du Corps du Christ, assurée en particulier par le ministère de Pierre. Choix d'une divinisation réelle, et pas seulement d'une grâce de type juridique. Choix d'une Eglise sans laquelle se disloque le Canon scripturaire lui-même, livré à la dissection.

Rien n'empêche l'apologie de constater avec un brin d'humour les défauts du catholicisme, notamment du catholicisme français, si déchiré depuis Lamennais, si tenté d'exporter un peu partout sa problématique apostolique, si bureaucratique dans son fonctionnement, si naïf dans son dialogue.

En faisant ce panorama, je n'ai pas voulu résoudre tous les problèmes. Je n'ai surtout pas voulu fourbir l'arme absolue pour convertir, le rayon laser évangélique. Je me rappelle cette repartie de Bernadette, répliquant à une dame qui se montrait sceptique sur ses apparitions : « Madame, la Sainte Vierge m'a dit de vous le dire, elle ne m'a pas demandé de vous le faire croire. »

F 92170 Vanves
15, rue Raymond-Marcheron

André MANARANCHE, S.J.
Centre de recherche
et d'action sociales